Ami du Clergé du 25 juillet 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Triduum d'Adoration perpétuelle. — III. La réparation nationale, 401.
Pour la fête du Saint Curé d'Ars. — Haine du péché, amour de Dieu, 403.
Sermons pour l'Assomption. — I. L'Assomption, glorification de Marie et espoir des chrétiens, 406. — II. Le triomphe de la foi, de l'humilité, de la charité, 408.
Entretiens aux Mères chrétiennes sur la bonté *(fin)*. — VII. Les avantages de la bonté, 410. — VIII. Le divin Modèle, 412.
Les personnages évangéliques. — XXIV. S. Pierre en prison, 414.

TRIDUUM D'ADORATION PERPÉTUELLE

III

LA RÉPARATION NATIONALE

Mes frères,

Vous savez le sens de la cérémonie de clôture de cette Adoration perpétuelle, qui nous groupe ce soir aux pieds de Notre-Seigneur, réellement et personnellement présent dans l'ostensoir, au milieu des lumières et des fleurs de l'autel superbement décoré. Chaque année cette cérémonie se répète pour vous, comme pour chaque paroisse. C'est votre tour de monter cette garde d'honneur ininterrompue, au nom du diocèse, auprès de Notre-Seigneur, notre divin Roi.

C'est une cérémonie de réparation et de prières, et chez nous surtout, comme l'indique l'amende honorable que nous adressons à Notre-Seigneur, une cérémonie de réparation et de prières spécialement pour la France.

Une cérémonie de réparation pour la neutralité de la France officielle et pour la neutralité de la plus grosse masse de la France tout court.

Une cérémonie de prières, pour que, malgré cette carence religieuse, le Christ veille sur les intérêts matériels et moraux de la patrie qu'il a prévenue de tant de faveurs naturelles et surnaturelles : Clovis, S. Louis, Jeanne d'Arc, Paray-le-Monial, Lourdes, qu'il semble l'avoir élue entre les autres pour être son champion dans le monde.

Avant le triomphal cortège que vous allez faire à Notre-Seigneur autour de votre église, je n'ai donc que quelques paroles à vous adresser sur la nécessité toujours actuelle de cette réparation et de ces prières nationales, afin de vous mettre encore mieux à l'unisson de ces intentions.

I. — *Nécessité de la réparation*

Sous prétexte qu'une certaine atmosphère de tolérance a succédé en France, depuis la guerre, au sectarisme étroit d'avant-guerre, beaucoup ne sont pas loin d'estimer que chez nous tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, et que l'amende honorable que nous allons faire et certains cantiques encore en usage, comme « Pitié, mon Dieu, c'est pour notre patrie..., » datent un peu, ne sont plus à la page, auraient besoin d'être retouchés, revus et corrigés.

C'est vrai, nous n'en sommes plus à la période aiguë des persécutions ouvertes qu'ont connues notre génération et celles qui la précèdent.

Nous avons dépassé ce palier. Inventaires des églises, expulsions des religieux, ridicule déchristianisation des rues de nos villes baptisées de noms bien laïcs : histoire ancienne désormais pour la génération montante, comme les événements tragiques de la guerre, et dont il est peu à la mode de parler, de même qu'il n'est plus à la mode de parler de la guerre.

Bien plus, dans les sphères officielles, règne peut-être mieux encore qu'un esprit de tolérance. Devant les ruines accumulées par les lois anti-religieuses et devant la vague révolutionnaire montante, beaucoup de ceux qui portent aujourd'hui les responsabilités du pouvoir commencent d'éprouver une sorte de remords et de repentir inavoués du passé, de la sympathie pour la bienfaisance obstinée de l'Eglise à travers les persécutions, le besoin de faire appel à ses forces de régénération. Il y a détente, et même entente, du moins dans les coulisses, entre les deux pouvoirs, pouvoir spirituel et pouvoir temporel, et le vent est à l'optimisme.

A cause de ces heureux indices, on risque de passer pour attardé ou chagrin, si l'on rappelle trop hardiment certaines exigences méconnues des droits de Dieu, sur lesquelles, pense-t-on, mieux vaut fermer les yeux pour avoir la paix.

Et pourtant c'est un fait que rien n'a été changé dans notre législation. La charte de la neutralité religieuse de l'Etat n'a pas été déchirée. Officiellement, Dieu n'existe pas et le Christ-Roi des nations est un roi détrôné.

Du moins les Français suppléent-ils par leur pratique religieuse à cette carence des pouvoirs ?

Là encore, malgré un certain renouveau de l'élite, n'ayons pas peur de regarder et de voir. Que votre pensée s'évade une minute de la chaude atmosphère religieuse où nous baignons ce soir dans l'enceinte de cette église ! Qu'elle retourne vers l'immeuble que vous habitez, dans le milieu de vos relations sociales, au bureau que vous dirigez ou qui vous emploie ! Qu'elle fasse rapidement le tour de tous ceux et de toutes celles que vous y retrouvez et que vous connaissez ! Je n'ai pas actuellement entre les mains les statistiques de la France religieuse ; mais, dites-moi, ne sont-ils pas la majorité, ceux dont aucune lueur spirituelle n'éclaire la vie à grandes guides ou le train coutumier tout matériel, les « sans-âme, » selon le titre trop vrai qu'un de nos jeunes romanciers contemporains a donné à l'une de ses dernières créations ?

Croyez-vous que cette apostasie officielle et cette indifférence de la masse, après dix-neuf siècles de christianisme et toutes les préférences divines pour notre pays, n'exigent pas de notre part les mêmes cérémonies expiatoires que le cambriolage d'un tabernacle ou la profanation d'hosties consacrées par le vol d'un ciboire ?

II. — *Nécessité de la prière*

A l'amende honorable de l'expiation nationale, nous avons à joindre les prières qui implorent pour la patrie.

Quand bien même aucune inquiétude nationale ne nous stimulerait à prier pour la France, ce devoir de la prière pour la patrie s'imposerait à nous, ne serait-ce qu'à titre de réparation. Un grand parlementaire parisien l'a souligné depuis des années : « C'est l'erreur fondamentale et le grand malheur de notre temps ; la France, en tant que nation, ne prie pas. » (Chesnelong).

Mais combien d'autres motifs nous y sollicitent ! Il semble que notre génération, qui l'aurait pourtant méritée, ne doive plus retrouver la douceur de vivre. Nous sommes d'un siècle tourmenté, où de nouvelles angoisses succèdent aux premières, angoisses du dehors, angoisses du dedans.

Dans la louable intention de courber le peuple en prière, il ne siérait pas à la prédication du prêtre d'ajouter aux rumeurs alarmistes qui remplissent aujourd'hui trop de conversations et qui glacent d'effroi à la pensée que nous pourrions revoir plus horrible que ce que nous avons vu. Ce serait là procédé de démagogue. Bon à certaine presse d'affoler ainsi les nerfs avec des titres sensationnels, de l'encre la plus noire, épinglés en manchettes.

Pourtant il ne sied pas davantage de fermer les yeux à la réalité. Et la réalité présente qui s'impose aux moins observateurs et aux moins réfléchis, c'est celle d'une crise économique et d'une tension internationale réellement menaçantes l'une et l'autre pour la patrie. Et depuis des semaines, des mois, des années que les hommes tournent et retournent ces mêmes problèmes, on ne voit pas encore apparaître la solution pacifique sociale et internationale à leur donner.

Qu'elles étaient profondément et tristement vraies et qu'elles restent toujours actuelles, les paroles que prononçait un jour le Souverain Pontife Pie XI à l'occasion du nouvel an, devant le collège des cardinaux réunis pour lui présenter leurs vœux : « ... Il est donc vrai, disait-il, que les événements humains n'obéissent pas à la volonté des hommes. Voyez-les tous sur pied, tous absorbés dans des études intenses, tous recherchant à qui mieux mieux la cause et les remèdes de cette situation désastreuse et généralisée. Et pour ne rien obtenir : les remèdes s'évanouissent... C'est avec une formidable évidence que se vérifie cette parole divine d'une infaillible et inconfusible vérité : « *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* Si le Seigneur ne construit lui-même l'édifice, c'est en vain que les ouvriers y travaillent. »

Et devant cette impuissance de la justice et de la bonne volonté humaines à redresser le cours de ces événements, le Pape concluait, comme je vous demande de conclure ce soir, au recours à Dieu : « De là, disait-il, la nécessité d'orienter nos pensées, nos cœurs, nos âmes vers Dieu. C'est donc à Dieu que nous voulons parler, c'est à Dieu que nous voulons adresser nos prières. »

C'était reconnaître que la divine Providence domine toutes nos agitations humaines et que de son action seule, en dernier ressort, dépendent les destinées de notre patrie.

Mais il faut la prière pour mettre en mouvement cette action providentielle.

Et l'on comprend alors l'affirmation du grand homme d'Etat Donoso Cortès, qui fut ambassadeur à Paris et à Berlin : « Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent et que si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières. Si nous pouvions pénétrer dans le secret de Dieu et de l'histoire, je tiens pour moi que nous serions saisis d'admiration devant les effets de la prière, même dans les choses humaines. »

Laissez-moi donc rappeler en guise de conclusion, entre autres, — car il en eut de semblables en bien d'autres circonstances, — une parole du maréchal Foch, du grand chrétien et du grand soldat qui nous a menés à la victoire [1]. Si vous visitez quelque jour l'église de Cassel, vous apercevrez sur un pilier, sur le pilier près duquel le maréchal venait souvent prier, une plaque commémorative avec cette inscription qui est la parole même de Foch : « C'est votre église qui a gagné la bataille. » M. f., c'est votre église qui peut ce soir gagner la bataille, la bataille entre Dieu et ses ennemis. Oui ! c'est au Christ qui aime les Francs que nous allons dire tout à l'heure nos angoisses patriotiques.

* *

Il vous souvient du marché que le patriarche Abraham débattit avec le Seigneur à l'annonce de la ruine de Sodome et de Gomorrhe.

— Est-ce que vous feriez périr aussi le juste avec le coupable ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville ; ne pardonneriez-vous pas à cette ville à cause des cinquante justes qui s'y trouveraient ?

Et Dieu répondit : « Si je trouve à Sodome cinquante justes, je pardonnerai à toute la ville à cause d'eux. »

Devant ces concessions du Seigneur, Abraham s'enhardit : « Peut-être que sur cinquante justes il en manquera cinq ; pour cinq hommes, détruirez-vous toute la ville ? »

— Je ne la détruirai pas si j'en trouve quarante-cinq.

[1] Cité par l'*Echo de la Loire*, 23 janvier 1930.

Et Abraham continua son marchandage : « Peut-être s'en trouvera-t-il quarante... trente... vingt... dix... »

— A cause de ces dix, je ne la détruirai point.

Quand Abraham regarda du côté de Sodome et et de Gomorrhe, il vit monter de la terre une fumée comme la fumée d'une fournaise. (Gen., XVIII-XIX). Sodome ne comptait pas les dix justes rédempteurs.

M. f., pour mieux comprendre l'utilité très actuelle de cette cérémonie qui va se dérouler maintenant, pour y participer de toute votre âme chrétienne, pour y fondre vos amendes honorables et vos prières, dites-vous bien que si, malgré ses péchés contre la foi et contre l'amour, la France garde encore parmi les nations son rang séculaire, si elle est toujours la terre féconde de l'héroïsme, de l'apostolat, de la sainteté, si nos espoirs en ses destinées restent invincibles, elle le doit à ces beaux élans de foi et d'amour qui montent de nos âmes en nos Adorations perpétuelles vers le Christ qui aime les Francs. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU SAINT CURÉ D'ARS

HAINE DU PÉCHÉ, AMOUR DE DIEU

Mes frères,

C'est en nous mettant à l'école des saints que nous mériterons d'aller les rejoindre au ciel, et c'est dans ce but que nous aimons à visiter, au moins en esprit, les lieux encore tout embaumés des vertus du saint Curé d'Ars.

Moins heureux que les pèlerins qui allaient à Ars de son vivant, nous ne pouvons plus assister à sa messe, nous agenouiller devant lui pour confesser nos fautes et recevoir ses conseils, nous asseoir au pied de sa chaire pour être remués par son éloquence enflammée. Mais du moins nous voyons son corps comme s'il venait de s'endormir dans la mort, nous retrouvons son église, sa sacristie, son presbytère, comme s'il venait de les quitter ; et tout ce qui reste de lui prend une voix pour nous dire : « Sanctifiez-vous comme je me suis sanctifié ! »

Or, la sainteté consiste d'abord dans la fuite du péché et le détachement de tous les faux biens qui le font commettre ; elle consiste en second lieu dans un amour de Dieu de plus en plus grand, s'élevant jusqu'au sacrifice et jusqu'à l'acceptation joyeuse de la souffrance et de la mort.

En voyant comment S. Jean-Baptiste Vianney a réalisé ce double objectif, nous sentirons naître en nous le désir de l'imiter, et nous demanderons à Dieu par son intercession la grâce de le suivre dans la voie de la sainteté.

I

Le curé d'Ars avait la haine du péché et de tout ce qui y conduit.

1. La vue du mal le mettait dans l'état d'un fils qui voit outrager son père : elle lui arrachait des cris de douleur et lui causait des défaillances mortelles. Les coups dirigés contre Dieu l'atteignaient dans la partie la plus sensible de son être ; il était saisi, en y pensant, d'un frisson d'horreur et il pouvait dire avec David : « Mes yeux ont répandu des torrents de larmes, mon zèle m'a fait sécher de tristesse et le cœur m'a manqué en voyant les hommes abandonner votre Loi. »

L'habitude ne diminua jamais la vivacité de ce sentiment, et il s'écriait souvent : « Il n'y a personne d'aussi malheureux que moi ! Mon Dieu, que le temps me dure avec les pécheurs ! Quand donc serai-je avec les saints ? » Et il ajoutait en pleurant à chaudes larmes : « Quand on pense à l'ingratitude des hommes envers Dieu, on est tenté d'aller de l'autre côté des mers pour ne pas la voir : cette vue est effrayante ! Encore si Dieu n'était pas si bon ; mais Il est si bon ! O mon Dieu, ô mon Dieu, quelle honte nous aurons, quand le jour du dernier jugement nous découvrira toute notre ingratitude ! Nous comprendrons alors, mais il ne sera plus temps. Notre-Seigneur nous dira : « Pourquoi m'as-tu offensé ? » Et nous ne saurons que répondre. »

Il disait encore : « Non, il n'y a rien au monde de si malheureux qu'un prêtre ! A quoi se passe sa vie ? A voir le bon Dieu offensé ! Toujours son saint nom blasphémé ! Toujours ses commandements violés ! Toujours son amour outragé ! Le prêtre ne voit que cela, il n'entend que cela ! Il est toujours comme S. Pierre au prétoire de Pilate : il a toujours sous les yeux Notre-Seigneur insulté, raillé, méprisé, couvert d'opprobres... Ah ! si j'avais su ce que c'était qu'un prêtre, au lieu d'aller au séminaire, je me serais bien vite sauvé à la Trappe. »

Lorsque, se recueillant et s'examinant, il voyait en lui des défauts, des faiblesses, des misères, quelle désolation alors, quel dégoût de lui-même ! Son âme était sous le pressoir, il redoublait ses prières, ses jeûnes, ses macérations.

2. La haine du péché entraîne la fuite de tout ce qui peut le faire commettre, vanités, richesses, plaisirs, biens périssables qui fascinent, séduisent et font désobéir à Dieu. Comme le curé d'Ars a su mépriser ces biens périssables !

Il a méprisé la richesse Il a vu son Maître dans la pauvreté de la Crèche, de l'exil, de l'atelier de Nazareth ; il l'a entendu dire : « Le Fils de l'homme ne possède pas même une pierre où reposer sa tête. Malheur à ceux qui mettent leur joie dans la richesse ! Bienheureux les détachés ! » Et comme les apôtres, il a tout laissé pour le suivre et l'imiter ; il s'est épris de la sainte pauvreté.

Personne n'a été plus pauvre que lui. On peut dire qu'il n'a jamais rien possédé. Que de sommes pourtant ont passé par ses mains ! Mais il a tout donné ; il a fait servir l'argent à son véritable

usage, il l'a converti en bonnes œuvres. Quant à lui, on sait comme il était logé, meublé, nourri et habillé. Qui a pu contempler sans émotion sa chambre, son vestiaire, son mobilier, témoins éloquents de son amour de la pauvreté ?

S'il a foulé aux pieds la richesse, il a aussi foulé aux pieds les satisfactions de l'orgueil. Comme il avait devant Dieu le sentiment de son néant! Qu'il était humble devant les hommes ! Au séminaire de philosophie, un condisciple envieux et méchant qui l'accablait habituellement de ses quolibets et de ses injures, en vint un jour aux menaces et aux coups : Vianney s'agenouilla devant lui et lui demanda pardon.

Qu'il était humble au milieu des contradictions et des attaques dont il fut un instant l'objet ! « Au moins, disait-il, je ne trompe pas tout le monde : il y en a qui me mettent à ma place et m'apprécient à ma juste valeur. Combien je leur ai d'obligation, car ce sont eux qui m'aident à me connaître ! »

A celui qui le critiquait avec le plus d'amertume il écrivait : « Vous êtes le seul qui m'ayez bien connu. »

Un jour qu'on lui parlait de ses contradicteurs comme d'hommes bien pervers : « Oh ! non, répondit-il avec une grande douceur, ils n'étaient pas méchants, ils me connaissaient mieux, voilà tout. Que j'étais content, ajoutait-il, de me voir foulé aux pieds de tout le monde comme la boue des chemins ! Je me disais : « Bon ! c'est cette fois que ton évêque va te traiter comme tu le mérites ! C'est impossible qu'il ne te fasse pas mettre à la porte à coups de bâton. Et cette pensée me consolait, soutenait mon courage. »

Il disait d'un prêtre : « Il y a en lui de l'hirondelle et de l'aigle. » — « Et en vous, M. le curé ? » lui demanda-t-on. « En moi, répondit-il, il y a de l'oie, de la dinde et de l'écrevisse. » — « Hélas ! ma vie a toujours été mauvaise ! Je n'ai jamais rien valu. Le bon Dieu m'a choisi pour être l'instrument des grâces qu'il fait aux pécheurs parce que je suis le plus ignorant et le plus misérable de tous les prêtres. S'il y avait eu dans le diocèse un prêtre plus ignorant, il l'aurait pris et il aurait fait par lui cent fois plus de bien. »

Cependant les honneurs vinrent à lui. Mais les ovations de la foule enthousiasmée, les louanges qui lui arrivaient de toutes parts, les distinctions par lesquelles son évêque et le gouvernement lui-même rendirent hommage à sa vertu ne le changèrent point. Quand il reçut le camail de chanoine, il était comme un homme qu'on mène à l'échafaud. Ce fut bien pis quand il reçut la croix de la Légion d'honneur : « Cela me donne, disait-il, des tentations de désespoir. » Et avec cela on voulait le sculpter ! Et partout son portrait s'étalait aux vitrines ! « Toujours ce vilain carnaval ! s'écriait-il ; on me pend, on me vend ! Pauvre curé d'Ars ! »

Ce que le saint prêtre s'efforça surtout de fouler aux pieds, ce sont les plaisirs des sens. Le vieil homme, le vieil Adam, le cadavre, il a su les mater par la pénitence.

Il s'y exerçait déjà quand il disait à sa tante Marguerite Humbert d'Ecully : « Aie bien soin de me tremper ma soupe avant d'y avoir mis du beurre ou du lait : je ne veux ni de l'un ni de l'autre. » Il s'y exerçait avec son curé, l'abbé Balley. Un plat leur durait plusieurs semaines. La viande devenait noire à force de traîner sur la table. Ils vivaient moins d'une même nourriture que d'un même jeûne. Il s'exerçait encore à la mortification quand il allait prêcher des missions dans les paroisses voisines. « Le bon ouvrier ! disait un curé ; on n'a jamais vu son pareil : il travaille beaucoup et ne mange rien. »

Enfin il s'y exerça surtout dans son presbytère. On y contemple les témoins muets de ses austérités. Les ustensiles de cuisine en disent long sur son ordinaire et le temps qu'il passait à table ; en voyant son lit, on se souvient du peu de temps qu'il y restait et des souffrances qu'il y endurait pour les âmes du purgatoire, du peu de tranquillité que « le Grappin » lui laissait ; et notre mollesse frissonne en considérant les linges tachés de sang, les instruments de pénitence et les disciplines. « Peu de nourriture, peu de repos, et quelques bons coups de fouet : avec cela, disait-il, un cheval peut galoper. Vous avez rencontré des meneurs d'ours ? Savez-vous comme on apprivoise ces méchantes bêtes ? C'est en leur donnant de grands coups de bâton : c'est ainsi qu'on dompte son corps et qu'on apprivoise le vieil Adam. La croix est l'échelle du ciel. Nous devrions courir après les croix comme l'avare court après l'argent. »

II

1. Quand l'âme est dégagée de ce qui peut l'alourdir et la river à la terre, elle est pure, légère, et s'élève naturellement vers Dieu sur les ailes de l'amour. « Ceux qui ont l'âme pure sont comme des aigles et des hirondelles qui volent dans les airs. » Mortifié comme il l'était, le curé d'Ars était plus souvent dans le ciel que sur la terre.

Il pensait continuellement à Dieu « Le cœur se porte vers ce qu'il aime le plus, disait-il ; l'orgueilleux vers les honneurs, l'avare vers les richesses, le vindicatif pense à la vengeance, l'impudique à ses mauvais plaisirs. Mais le bon chrétien, à quoi pense-t-il ? De quel côté tournera-t-il son cœur ? Du côté du ciel où est son Dieu qui est son trésor. Aussi la prière est-elle tout le bonheur de l'homme sur la terre. O belle vie ! Belle union de l'âme avec Notre-Seigneur ! L'éternité ne sera pas assez longue pour comprendre ce bonheur. La vie intérieure est un bain d'amour dans lequel l'âme se plonge et où elle est comme noyée dans l'amour.

La prière de notre Saint était continuelle. Quand il priait, il se perdait en Dieu. Quand il regardait le tabernacle, quand il disait la messe, il semblait bien qu'il voyait Notre-Seigneur et qu'il n'était plus sur la terre. Dieu, rien que Dieu, Dieu tou-

jours, partout et en tout : la vie tout entière du curé d'Ars est là.

La crainte d'offenser Dieu et le désir de lui plaire lui faisaient verser d'intarissables larmes. Il pleurait en parlant du ciel où nous verrons Dieu, où nous pourrons dire : « Mon Dieu, je vous vois ! Je vous tiens ! Vous ne m'échapperez plus jamais, plus jamais ! » Il pleurait en pensant à Notre Seigneur. Quand il parlait de lui, et de la Sainte Eucharistie, son cœur se répandait sur ses lèvres, son front s'irradiait, ses yeux lançaient des étincelles, et les larmes étouffaient sa voix : « O cœur de Jésus, s'écriait-il, cœur d'amour ! fleur d'amour ! »

Heureux ceux qui ont vu et entendu cet amant passionné de Notre Seigneur, de la Sainte Vierge, des anges, des saints, de l'Eglise ! Tout ce qui touchait à Dieu, les images saintes, les reliques, tout cela lui tenait au cœur. « Il sortait de lui, écrit Catherine dans son journal, une transpiration d'amour qui nous inondait tous. »

2. Comment cet amant de Dieu et de Notre-Seigneur n'aurait-il pas aimé les hommes ses frères ? L'orgueil, la convoitise, la sensualité, tout ce qui nous rend égoïstes et rétrécit le cœur, tout cela était tué en lui.

Il pardonnait si sincèrement les offenses qu'on eût pressé son cœur comme une éponge, il n'en serait pas sorti une goutte d'amertume.

Il était bon, affable, patient. Quelquefois il était assailli, tiraillé, bousculé, harcelé de questions oiseuses ou absurdes : il restait calme et souriant. A cette vue quelqu'un s'écria un jour : « Je me mets en colère pour M. le curé qui ne s'y met pas. » Non, il ne se mettait pas en colère. Et il ne repoussait jamais personne. Heureux les doux ! Heureux les miséricordieux !

Il aimait à s'incliner sur toutes les misères.

Les pauvres étaient ses amis ; il les entourait de vénération et de prévenances ; il échangeait son pain avec le leur.

Il a aimé les ignorants ; il a passé sa vie à les instruire. Quand il avait converti un pécheur, il lui faisait étudier le catéchisme.

Il a aimé les affligés. Que de douleurs sont venues à lui ! On venait lui confier des chagrins domestiques, des revers de fortune, des ambitions déçues, des affections trahies, des douleurs sans nom et sans fond : il levait les yeux vers le ciel ; il pleurait avec les malheureux. O murs de l'église d'Ars, de quelles scènes douloureuses vous avez été témoins ! Qui dira les blessures cicatrisées, les chagrins endormis, les ressentiments apaisés en votre sein par le Curé d'Ars ?

Mais au-dessus de tout il faut mettre son amour pour les pécheurs. Cet amour a été la passion de sa vie. Que de larmes il a versées avec eux ! Il les regardait avec tant d'amour que ce seul regard souvent suffisait à les convertir. Il était possédé de ce zèle qui se désole quand une âme s'égare, qui se désespère quand une âme se perd, qui ne se console qu'en courant après d'autres âmes pour les aimer, les éclairer et les sauver.

C'est cette charité qui attirait à lui tant d'âmes blessées ou pécheresses, venues de loin et de partout, et qui lui gagnait les cœurs. Quelle désolation quand il s'enfuyait d'Ars, quand on apprenait qu'il était malade, quand les cloches annoncèrent sa mort !

3. A cet amour du curé d'Ars pour Dieu et le prochain, il fallait la consécration de la souffrance. C'est surtout quand nous souffrons pour Dieu que nous sommes sûrs de l'aimer, et que notre amour est profond et méritoire. Comme tous les saints, le curé d'Ars a pratiqué cet amour plus parfait.

Il y a un chapitre de sa vie qui est à méditer : c'est celui de ses peines intérieures. Elles lui firent subir un indicible martyre. Au commencement il en était comme désemparé et il criait vers Dieu : « Père, que ce calice s'éloigne de moi ! » Après il comprit, demanda l'amour des croix et ajouta : « Que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! »

Ce que nous connaissons mieux, ce sont les souffrances physiques auxquelles il se soumit par amour pour Dieu, pour la conversion des pécheurs et la délivrance des âmes du purgatoire. Mais a-t-on bien réfléchi au supplice auquel il se condamna chaque jour pendant des années, et qui consistait à rester 17 heures au confessionnal, assis sur les plaies saignantes de son pauvre corps usé et endolori ?

Vous connaissez le cri de S. Paul de la Croix : « Ou souffrir, ou mourir ! » et celui de sainte Thérèse : « Toujours souffrir et ne jamais mourir ! » N'est-ce pas le même héroïque amour qui faisait dire au curé d'Ars qu'il était prêt, si Dieu le voulait, à rester à son confessionnal jusqu'à la fin du monde ?

III

Contempler la sainteté du curé d'Ars ne suffit pas : il faut l'imiter.

Contre cette proposition, de suite s'insurge notre mollesse. « C'est impossible ! C'était un homme extraordinaire ! Il a reçu des grâces particulières sur lesquelles nous ne pouvons pas compter... »

Toutes ces objections sont autant d'erreurs.

L'imitation des saints n'est pas impossible puisqu'elle est un devoir. Ne devons nous pas comme eux haïr et fuir le péché ? Ne devons-nous pas comme eux combattre la triple concupiscence, l'orgueil, l'avarice et la sensualité ? Sommes-nous vraiment chrétiens si nous n'avons pas l'esprit d'humilité, l'esprit de pauvreté et de mortification ? Ne devons-nous pas comme les saints aimer Dieu, le prier, lui offrir nos journées et porter nos croix avec courage ? Nous sommes tous appelés à la sainteté ; et nous ne nous sanctifierons qu'en les suivant au moins de loin sur la voie où ils ont marché.

Nous nous abusons aussi quand nous attribuons aux saints une nature extraordinaire et des grâces réservées. Le curé d'Ars a eu comme nous des

défauts à combattre. Il a dû combattre un tempérament violent avant d'atteindre à son exquise douceur. Il avait reçu moins de dons naturels que la plupart d'entre nous, et toutes les grâces qu'il a reçues descendront sur nous si nous savons les appeler par nos prières et notre bonne volonté.

Ce qui, en vérité, nous empêche d'imiter les saints, c'est notre manque de foi et c'est notre mollesse.

Nous manquons de foi, non pas de la foi spéculative sans laquelle nous serions des hérétiques, mais de la foi pratique sans laquelle nous vivons comme des insensés, en ne prenant pas la voie que Dieu a tracée pour conduire à la vraie vie et à l'éternel bonheur.

Il y a dans l'Evangile quelques mots courts, simples et lumineux, qui résument l'enseignement de Jésus-Christ, et quand il ne resterait de l'Evangile que ces quelques versets, ils suffiraient encore à éclairer et à régénérer le monde : « Bienheureux les pauvres ! bienheureux les doux ! bienheureux ceux qui pleurent ! bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! bienheureux ceux qui souffrent persécution ! » Nous connaissons ces paroles : marchons-nous vraiment à leur lumière ? « Celui qui n'a pas la foi, disait le curé d'Ars, est aveugle ; il attache son cœur à des choses qui passent comme la fumée ; il ne connaît pas les vrais biens ; il est dans le brouillard. » Sortons de ce brouillard et disons à Dieu : « Persuadez-moi de plus en plus, Seigneur, que la pauvreté vaut mieux que la richesse, que le mépris vaut mieux que les honneurs, que la souffrance vaut mieux que le plaisir, que le bonheur est là où vous l'avez clairement montré. Je vous le demande par l'intercession du saint prêtre qui a suivi vos enseignements avec cette foi entière, simple et pratique, qui fut le secret de sa science, de son éloquence, de sa sainteté et de sa merveilleuse influence. »

Nous manquons aussi d'énergie. Nous sommes mous. Nous voudrions aller au ciel, mais sans prendre le chemin étroit, mais en restant avec la foule dans la voie large. A ceux qui se plaignaient de ne pas avancer, de reculer plutôt, le saint curé disait : « Avez-vous jeûné ? Vous êtes-vous mortifié ? » Quand nous contemplons dans sa châsse son corps amaigri, ne croyons-nous pas entendre sa voix nous faire le même reproche ?

O bienheureux curé d'Ars, ayez pitié de notre mollesse ! Implorez pour nous l'Esprit-Saint ! Envoyez-nous cet esprit de force qui vous animait dans la voie de la pénitence et de l'amour divin. Donnez-nous cet esprit de sacrifice sans lequel il n'y a pas de foi, pas d'espérance, pas de charité, pas de vertu, pas de salut, pas de bonheur. Aidez-nous à vous imiter et à vous suivre sur le chemin de la sainteté. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR L'ASSOMPTION

I

L'ASSOMPTION, GLORIFICATION DE MARIE ET ESPOIR DES CHRÉTIENS

Mes frères,

C'est au jour anniversaire de leur mort, qui est en réalité le jour de leur naissance, *dies natalis*, de leur naissance à la vie définitive et éternelle, que l'Eglise célèbre la mémoire des saints. A leur apparition sur la terre, comme tous les enfants des hommes, à l'exception de l'Immaculée et de Jean-Baptiste, ils étaient non des vivants, mais des morts. L'Eglise ne pourrait fêter l'anniversaire de leur naissance que par anticipation sur l'avenir, sur les vertus, la mission, la gloire que Dieu leur réservait dans ses prédestinations éternelles.

Elle pourrait faire et elle fait exception pour la Vierge et pour S. Jean.

De Marie elle honore la naissance et déjà la conception, puisque, dès le premier instant de son existence, elle est pleine de grâce, la fille très aimée de Dieu.

De S. Jean elle commémore la naissance. Sanctifié dans le sein de sa mère, aux premières paroles de la Vierge en visite chez Elisabeth, il vient au monde rempli de l'Esprit-Saint.

Pourtant l'Eglise veut marquer aussi le glorieux trépas de la Vierge comme tous les mystères de son existence.

Et de toutes les fêtes de Marie, c'est assurément la plus solennelle. Elle est inscrite au rang des fêtes d'obligation. Elle représente pour tous la fête par excellence de la T. S. Vierge : c'est la Sainte-Marie.

C'est que le jour de leur entrée au ciel ne marque pas seulement pour les saints leur naissance à la vie glorieuse qui ne finira pas. De cette entrée date aussi la prise de possession de leur ministère d'intercession en notre faveur.

Ce jour se trouve donc tout désigné pour les honorer, mais aussi pour les prier. S'il est leur glorification, il est notre espoir.

Nous pouvons le dire surtout de celle dont Dieu a fait l'avocate universelle et la médiatrice de toutes les grâces.

En son assomption glorieuse au ciel, environnée des anges de Dieu, elle va recevoir sa couronne et prendre place à la droite de son Fils bien aimé, pour être notre médiatrice auprès de lui, comme il est le médiateur auprès de son Père.

Célébrons aujourd'hui sous ce double aspect l'Assomption de notre Mère au ciel.

Elle est sa glorification à elle et notre espoir à nous.

I. — *L'Assomption, glorification de Marie*

De jolies traditions entourent ce mystère qui couronne la vie terrestre de la Vierge et inaugure sa vie céleste.

Un ange, sans doute Gabriel, aurait annoncé à Marie sa mort ou mieux sa « dormition, » comme s'exprimaient les anciens par allusion déjà à sa résurrection prochaine. Les apôtres, miraculeusement alertés, se seraient trouvés subitement réunis autour de la Vierge, des points opposés de la terre où ils prêchaient l'Evangile.

Au jour fixé par l'ange annonciateur, Notre-Seigneur lui-même descend sur les nuées et, dans une escorte d'anges, reçoit l'âme très sainte de sa mère.

La Vierge, mère aussi de l'Eglise depuis la Pentecôte, malgré la joie de la présence sensible de son Jésus qui prélude au revoir éternel tant désiré depuis l'Ascension, fait des adieux émouvants aux apôtres et aux saintes femmes.

A sa prière, prière déjà de la Médiatrice universelle, le Christ promet à la Vierge que personne n'aura jamais recours à elle sans voir exaucer ses demandes.

Comme une chrétienne mourante bénit ses enfants assemblés autour de son lit, Marie bénit apôtres et fidèles qui l'entourent. Et doucement elle s'endort de son dernier sommeil, tandis qu'elle répète la suprême parole de son Jésus sur la croix : « Je remets mon âme entre vos mains. »

En guise de marche funèbre, les cantiques des anges et les hymnes des disciples accompagnent son saint corps jusqu'à son tombeau, à Gethsémani. Des miracles éclatent qui consolent les croyants et confondent les incrédules. Trois jours durant, les voix célestes font une veillée d'honneur audessus de sa tombe.

Sa résurrection et son assomption semblent prolonger le récit de celles du Christ dans l'Evangile.

Seul, comme aux premières apparitions du Maître ressuscité, l'apôtre S. Thomas n'avait pas assisté à la mort de Marie. Lorsqu'il eut rejoint le groupe apostolique, il demanda qu'on ouvrît le sépulcre pour qu'il eût la preuve de ce qui était arrivé. On roula la pierre qui fermait le tombeau. Merveille ! Comme à l'aube du jour de Pâques, il n'y avait plus que le linceul ; les fleurs déposées par la piété n'étaient pas encore flétries, leur parfum embaumait l'atmosphère. Ils levèrent les yeux, peut-être devinant qu'un prodige pareil à celui de l'Ascension de Jésus s'était répété pour celle qui était sa mère. Et ils virent la Vierge monter dans un cortège d'anges vers les cieux descendus à sa rencontre. Mais avant de s'éloigner, Marie avait détaché la ceinture de sa robe et la laissait tomber aux pieds de l'apôtre incrédule qui avait encore exigé de voir et de toucher avant de croire.

Qu'importe que la légende et l'histoire s'entrelacent dans ces récits merveilleux sans que nous puissions les démêler ? Leur écheveau n'embarrasse pas notre foi et réjouit notre piété.

Beaucoup de saints ont eu la révélation du jour de leur mort ; beaucoup ont vu de leurs yeux à l'heure de l'agonie le Christ ou la Vierge venir les chercher ; beaucoup ont fait de leur tombeau une terre miraculeuse. Quoi de si étrange que Dieu n'ait pas traité moins princièrement la Reine de tous les saints ?

La ferveur de notre tendresse filiale sait gré aux peintres et aux sculpteurs de l'Assomption qui, du portail de Senlis aux chefs-d'œuvre du Titien et de Raphaël en passant par Giotto, ont puisé leur inspiration dans la *Légende dorée* de Notre-Dame.

Vrai ou légendaire, mieux que de froids syllogismes, ce merveilleux a traduit pour le peuple et installé dans le sens chrétien les idées mariologiques les plus orthodoxes ; les relations maternelles de la Vierge avec les pasteurs et les fidèles de l'Eglise, l'heureux empressement du Christ à l'associer enfin à son triomphe, la sécurité bienfaisante de son intercession miséricordieuse et toute puissante. Surtout il a mis davantage en lumière ce fait central et très sûr dont il n'est que le rayonnement : l'assomption de Notre-Dame.

La vie de la Vierge s'achève comme elle avait commencé, par le miracle. A l'aurore, un privilège : l'immaculée conception. Au soir, un soir ensoleillé d'été, un autre privilège : l'envol au ciel en corps et en âme.

Nous croyons à la résurrection de la chair pour tous : *Credo carnis resurrectionem*. Pour les autres, c'est une créance à long terme, à échéance seulement au dernier jour du monde. Pour Marie, la mort n'est qu'un bref sommeil, dont elle s'éveille pour entrer dans la gloire, ressuscitée glorieuse comme le Christ de l'aurore pascale, pour entrer dans la gloire et, comme son Fils aussi, afin de nous y préparer une place.

II. — *L'Assomption, espoir des chrétiens*

Un de nos meilleurs poètes catholiques contemporains, Louis Mercier, a dit ces choses en strophes émouvantes dans ses *Pierres sacrées*.

La Vierge ressuscitée s'élève. Le cortège dépasse les confins de nos cieux. Il traverse la stratosphère, pour employer le mot à la mode depuis les dernières ascensions audacieuses de nos aéronautes.

La pauvre étoile terrestre disparaît. Elle n'est plus qu'un point, et moins lumineux parmi tant d'autres, innombrables.

Comme elle apparaissait pâle et triste, là-bas,
La lueur de la terre au fond de l'étendue !
Cependant vos regards ne se détournaient pas
De cette planète perdue.

C'était le monde où l'homme naît, où l'homme meurt !
Vous aviez vécu là parmi ceux qui respirent ;
Vous aviez partagé leurs travaux et leurs pleurs,
Leurs tendresses et leurs sourires.

Là vous aviez porté Jésus dans votre sein.
Nazareth, la maison, toutes les choses chères
Que le ciel ne saurait ôter d'un cœur humain
Avaient tenu sur cette terre !

Alors, avant que s'efface ce point infime si lointain et que le rideau se tire, le poète imagine une suprême émotion dont frissonne le cœur glorieux de notre sœur et de notre mère :

Et voici qu'oubliant un instant les splendeurs
Du trône que l'Epoux a dressé pour vos charmes,
Vous avez salué le pays des douleurs
De la dernière de vos larmes.

Et le poème s'achève sur une prière, sur la prière que les générations et les générations ont refaite inlassablement à la clémence et à la miséricorde de la mère qui est aux cieux :

Mère, souvenez-vous de ce suprême adieu !
Des sommets de la gloire où vous siégez, ô Reine,
Abaissez quelquefois la pitié de vos yeux
Sur notre pauvre étoile humaine.

Quel poétique commentaire à l'antienne de l'Eglise si chère à notre piété : le *Salve Regina*, dans laquelle nous prions Marie de tourner vers nous ses yeux pleins de miséricorde : *Misericordes oculos ad nos converte.*

Elle ne les détache pas de nos misères,... ou quand elle les relève, c'est vers son Fils très bon pour implorer grâce et secours.

Son regard va ainsi de nous à lui et de lui à nous, de notre dénuement à sa bonté et de sa toute-puissance à nos détresses.

Elle est le trait d'union ; elle fait la chaîne de la terre au ciel ; comme Esther près d'Assuérus, elle s'entremet pour son peuple.

Rien ne la rebute de notre côté : rien ne l'intimide du côté du roi.

Elle a même cette faiblesse de nos mamans, plus sensibles aux moins bien venus de leurs enfants, plus indulgentes aux moins dignes.

Et le Fils aîné qui est près d'elle ne s'en indigne pas comme celui de la parabole du prodigue : il l'a trop accoutumée aux pardons renouvelés septante fois sept fois et l'a préposée lui-même au département de sa miséricorde.

Et c'est pour cela qu'il la veut près de lui et comme lui avec toute son humanité, pour que la vue de la mère fasse fléchir le juge, que son cœur d'homme s'émeuve à la prière de ces yeux maternels chargés de pitié et de supplication, qu'il cède malgré tout devant l'insistance de ses mains jointes comme autrefois aux supplications de la Chananéenne.

L'Assomption : couronnement triomphal de la carrière de Marie... Oui !

Mais aussi : inauguration de ses fonctions de Médiatrice de toutes les grâces et d'avocate des pauvres pécheurs.

On ne comprend un peu le mystère de Marie que parallèlement au mystère du Sauveur, dont elle est l'associée non pas à bail, pour son incarnation et sa naissance, mais à perpétuité, pour la rédemption du Golgotha et la médiation au ciel.

Après l'Ascension, le Christ ne se démet pas de sa charge de Sauveur : le Christ est mort, bien plus il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, il intercède pour nous, écrit S. Paul.

Après l'Assomption, Marie ne démissionne pas davantage Il n'y a qu'à changer les noms propres pour qu'elle s'applique à elle aussi la parole de l'apôtre : la Vierge est morte, bien plus elle est ressuscitée, elle est à la droite du Fils, elle intercède pour nous.

* *

Aux hommages que nous rendons aujourd'hui à notre Reine glorieuse, unissons donc nos prières confiantes à la Mère de miséricorde.

Le P. Rauzan, fondateur des prêtres de la Miséricorde qui bâtirent Notre-Dame de l'Assomption de Passy, avait placé sa congrégation sous le patronage de Marie Immaculée.

« Persuadés, disait-il dans leurs constitutions, qu'on va sûrement à Jésus par Marie, nous vouons à la Mère toujours Vierge nos établissements, nos personnes, nos entreprises, nos études, nous rattachant à son service par les saintes pratiques de ses plus zélés serviteurs, afin d'appeler sur nous les bénédictions de Jésus-Christ... »

Et comme signe sensible de cette consécration, il faisait placer au sanctuaire de Lorette un cœur vermeil, richement et artistiquement ciselé, qui renfermait les noms de ses missionnaires de France, avec cette dédicace :

A la Vierge Immaculée,
Mère de Dieu,
de tout l'univers avocate, patronne,
et mère,
la société des missions établie à Paris
vous dédie et consacre
la voix et le cœur des siens.

Ils sont en lieu sûr, les cœurs mis sous la perpétuelle protection de la mère de Dieu, promue par son Assomption avocate et patronne de tout l'univers avec une autorité de Toute-Puissance suppliante.

II

LE TRIOMPHE DE LA FOI, DE L'HUMILITÉ, DE LA CHARITÉ

Mes frères,

L'Eglise chante aujourd'hui le triomphe de la Sainte Vierge et la terre entière entre dans ce concert de louanges, car partout s'élèvent des autels, des sanctuaires, des basiliques en l'honneur de la Mère de Dieu, et là où il y a l'image de Marie, il y a des âmes qui l'aiment et aujourd'hui chantent son triomphe.

Or le triomphe de la Sainte Vierge, c'est le triomphe de la foi, de l'humilité, de la charité : trois vertus absolument opposées à l'esprit du monde qui, lui, cherche le triomphe de l'incrédulité, de l'orgueil et de l'égoïsme. Voilà les pensées auxquelles nous nous arrêterons ce matin.

I

Le triomphe de la Vierge Marie est le triomphe de la foi. Que l'homme ait le désir du succès de

ses entreprises et d'un succès plus ou moins immédiat, ce n'est pas douteux et ce n'est pas nouveau : il en fut toujours ainsi. Que, pour atteindre le but convoité, il s'appuie sur tous ceux qui représentent une autorité qui pourrait lui être une aide, rien de plus légitime. Mais là où l'homme fait fausse route, c'est quand il cherche son appui sur le monde, ce séducteur dangereux qui le trompe en lui disant : « L'éternité ? une chimère ! Seul le moment présent est enviable. Les biens éternels ? utopie ! Seules comptent les espèces sonnantes de la fortune. Les joies surnaturelles présentes et futures ? imaginations de malades ! Les vraies joies sont les plaisirs sensibles qu'il faut cueillir partout où on les trouve. La vie est courte, il faut en jouir. La Religion ? un obstacle, ou plutôt une endormeuse qu'il faut détruire. »

Et on voit aujourd'hui les sans-Dieu militants, qui, par le journal, le tract, l'affiche, les conférences, s'attaquent à la famille, à la jeunesse, à l'enfance, pour lui faire perdre la foi et l'éloigner de Dieu.

Conséquence : l'incrédulité amène la chute progressive de toute moralité, ce qui est la pire des déchéances.

Ne pensons pas pour cela, m. f., que notre monde d'aujourd'hui soit beaucoup plus mauvais que le monde du passé. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Voyez donc :

Quand Notre-Seigneur paraît sur terre, quand il annonce son Evangile, il rencontre la contradiction, la lutte, la haine, la trahison. Quand il meurt sur la croix, ceux-là même qui avaient placé leur confiance en lui, voient tous leurs rêves, leurs espoirs évanouis. L'œuvre de Jésus-Christ semble aboutir au plus pitoyable des échecs et les ennemis de Notre-Seigneur croient posséder le triomphe, car toutes les apparences sont pour eux.

Et cependant, à cette heure-là, il y a quelqu'un qui conserve la foi en la parole de Dieu : c'est la Vierge admirable qui un jour a entendu l'envoyé céleste lui dire : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous... Celui qui naîtra de vous sera appelé le Fils du Très-Haut et son règne n'aura pas de fin. »

C'est la divine Mère qui a ressenti douloureusement dans son cœur toutes les injures, toutes les contradictions, tous les blasphèmes dont son Fils a été abreuvé pendant sa vie publique.

C'est la Vierge Marie, qui, au Calvaire, lève ses yeux noyés de larmes pour contempler le grand mystère de notre Rédemption qui vient de s'accomplir : Jésus mourant sur un gibet.

Aussi, pour récompenser la foi, la confiance inaltérable de la Vierge, Dieu, dans sa divine Providence, a voulu que Marie ait la joie de retrouver Notre Seigneur ressuscité, d'assister au mystère de la Pentecôte, de voir les Juifs et les païens demander le baptême à la parole des apôtres et d'être le soutien de l'Eglise naissante. Pour récompenser sa foi d'une manière éclatante, Dieu ne lui laisse pas connaître la corruption du tombeau. Il ressuscite sa chair virginale et lui donne dans le ciel un trône près de son divin Fils. La foi de la Vierge Marie l'a conduite à la vie glorieuse du ciel.

II

Le triomphe de la Vierge Marie est le triomphe de l'humilité, alors que le monde, lui, se glorifie dans l'orgueil. Oh ! non pas qu'il en convienne : entre nous, m. f., qui donc reconnaît si facilement qu'il est un orgueilleux ? Même quand on a chassé de son cœur tous les cultes — parce que rendre un culte à une divinité quelconque est indigne d'un homme de notre siècle — qui donc reconnaît que dans le sanctuaire intime de son âme, il a conservé le culte de lui-même ?

Ah ! si nous sommes aveugles pour nous connaître, notre entourage, lui, ne se trompe pas ! Ouvrez les yeux et les oreilles, m. f., et voyez : on ne veut pas passer inaperçu, mais se faire voir. On veut toujours avoir raison, que dis-je ? on a toujours raison et c'est le voisin qui a tort. On ne peut pas sentir au-dessus de soi une autorité quelle qu'elle soit, pas même celle des parents. On ne veut pas connaître de maître, ce maître fût-il Dieu lui-même. On sait mieux, on fait mieux que quiconque. On est pleinement satisfait de soi, de son savoir, de ses qualités, de son succès, de ses hautes relations, et le reste du monde... est méprisable.

Ozanam disait : « Il y a deux sortes d'orgueils : celui qui est content de soi, c'est le plus commun et le moins dangereux ; et celui qui est mécontent de soi parce qu'il attend beaucoup de lui-même et qu'il est trompé dans son attente. Cette seconde espèce est bien plus raffinée et dangereuse. »

Voilà, m. f., l'esprit du monde, le même que celui de Satan qui souffle l'orgueil dans ce pauvre être humain que nous sommes.

L'orgueilleux croit être monté au pinacle de l'humanité et autour de lui les hommes, en le regardant, sourient et disent : « Comme il est petit ! »

Voyez au contraire la Vierge Marie, humble, modeste enfant de la petite maison de Nazareth. Elle est toute tremblante, effrayée par la visite de l'ange et par la mission que Dieu veut lui confier. Et son humilité éclate dans sa réponse : « Je suis la servante du Seigneur. »

Voyez-la chez sa cousine Elisabeth. Elle, l'Elue entre toutes les femmes des siècles passés et des siècles à venir, exalte de son *Magnificat* la puissance, la sainteté, la miséricorde de Dieu. Le Seigneur n'a pas choisi la fille d'une reine ou l'héritière d'une famille opulente pour être la mère du Messie ; son regard s'est reposé sur l'humble condition de la pauvre nazaréenne fiancée à un charpentier.

Et pendant toute la vie publique du Sauveur, la Vierge Marie disparaît. Si elle est le témoin des

triomphes de son Fils, personne ne parle d'elle. On ne la voit qu'à l'heure terrible et humiliante où son Jésus, au sommet du Calvaire, est rangé parmi les scélérats.

« *Deposuit potentes de sede*. Le Seigneur a renversé les puissants de leurs trônes. ...*Et exaltavit humiles*. Et il a élevé les humbles » en faisant de la modeste Vierge de Nazareth la Reine du ciel et de la terre.

III

Le triomphe de la Vierge Marie est le triomphe de la charité alors que dans le monde c'est le règne de l'égoïsme.

Chez l'homme, m. f., l'orgueil engendre l'égoïsme et par conséquent l'indifférence, l'oubli, le mépris du prochain. « Le prochain, dit l'égoïste, mais qu'il fasse comme moi, qu'il se débrouille. Chacun pour soi, Dieu pour tous. » Et il n'y a que lui qui compte. Et cela, m. f., vous le constatez à chaque instant autour de vous.

Oh ! non pas que l'orgueilleux, s'il le peut, refuse toute obole aux œuvres de bienfaisance, bien au contraire ; mais, là encore, c'est son égoïsme qui est en jeu. Son obole, il l'accorde, mais en la donnant il la fait bruyamment sonner. Cela est si vrai que Notre-Seigneur a été obligé de recommander à ses disciples de ne pas ressembler à ces hommes qui tirent vanité de leurs bienfaits, car, dit-il, « ils ont reçu par là leur récompense. Pour vous, que votre main droite ignore le geste de votre main gauche. »

L'orgueil engendre l'égoïsme et l'égoïsme ferme le cœur. Les deuils, la pauvreté, la maladie, la détresse, la misère ne rencontrent que des yeux secs et un cœur qui ne vibre pas.

Et Jésus a dit : « Vous êtes tous les enfants de votre Père céleste, vous êtes tous frères ; aimez-vous, c'est à cela qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. »

Ne voulant pas être les disciples du Christ, beaucoup d'hommes ont remplacé la charité par la Solidarité avec un S majuscule. Pauvres gens ! La charité du Christ ! C'est d'abord et avant tout : la parole qui console, le regard qui soutient, le sourire qui apaise, l'affection qui rend l'espoir.

La charité ! mais c'est la compassion qui nous fait nous oublier nous-mêmes pour souffrir avec celui qui souffre, pleurer avec celui qui pleure. C'est aimer son prochain comme on s'aime soi-même, parce que dans l'âme du prochain comme dans la nôtre il y a l'image de Jésus-Christ.

Et, m. f., c'est parce que la Vierge Marie vivait sous le regard et en la divine présence de Jésus que son cœur était tout rempli d'amour pour Dieu et pour les hommes.

Humble, modeste, cachée, ne veut pas dire pour elle timide, indifférente, inactive.

Tout entière au service de Dieu, elle était tout entière au service du prochain. Priant pour que les enseignements de Notre-Seigneur pénètrent les âmes, lui amenant des malades pour qu'il les guérisse, lui demandant même, comme aux noces de Cana, de venir au secours des misères matérielles. Et aujourd'hui, dans le ciel, Dieu récompense l'immense charité de son cœur de Mère.

Comment cela ? Par son triomphe ? Sans doute. Mais si Dieu s'était borné là, il me semble que l'amour de la Vierge Marie pour les âmes n'eût pas été entièrement satisfait. Une mère est heureuse dans ses enfants, et Dieu, pour combler le bonheur de Marie, l'a constituée médiatrice entre la terre et le ciel, dispensatrice de tous les bienfaits divins.

Le triomphe de la Sainte Vierge est le triomphe de la charité, parce que l'amour de la Vierge Marie pour nous obtient toutes les grâces d'ordre temporel ou spirituel qui nous sont nécessaires pour le plus grand bien de nos âmes sur terre et pour notre bonheur éternel.

Ah ! m. f., demandons à notre Mère céleste de développer dans notre vie, non pas en théorie, mais en pratique, ces trois grandes vertus que sont la foi, l'humilité et la charité pour Dieu et pour nos frères, afin que l'exemple de notre vie ramène dans la vérité tous ceux qui se tiennent éloignés de la religion du Christ, parce qu'en réalité ils ne la connaissent pas. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS AUX MÈRES CHRÉTIENNES SUR LA BONTÉ

VII

LES AVANTAGES DE LA BONTÉ

Mesdames,

Le motif déterminant de toutes nos actions, de tous nos efforts vers le bien doit être la gloire, l'amour de Dieu, sa sainte volonté : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra*. (Thess., IV, 3). C'est ce qui leur donne une fin surnaturelle, laquelle seule leur assure la récompense céleste.

Mais ce mobile essentiel n'exclut pas les mobiles secondaires, tels que les avantages à recueillir du bien que nous accomplissons, des vertus que nous pratiquons.

C'est pourquoi je propose aujourd'hui à vos réflexions le profit que nous avons à retirer de la bonté. On peut lui appliquer ce que l'Apôtre a dit de la piété : « Elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future. » (I Tim., IV, 8).

I

1. La bonté est *une source de bonheur*. Le bonheur, c'est l'aspiration de tout être humain, le terme de nos désirs. L'essentiel est de l'atteindre, et pour l'atteindre de le trouver. Mais où est-il ? La plupart des hommes le cherchent où il n'est pas : dans la gloire, dans le plaisir, dans la fortune, et ils ne le trouvent jamais.

Vous savez, Mesdames, pour l'avoir appris de la Sainte Ecriture et des lèvres de Notre-Seigneur

lui-même, qu'il est, comme le fruit l'est à l'arbre, attaché au devoir, c'est-à-dire à l'accomplissement de la volonté divine. Il est très particulièrement la récompense immédiate de la bonté.

Je vous citais déjà en terminant notre dernier entretien le mot de Legouvé : « Rien ne fait tant de bien que de faire du bien. » — « Le bonheur, a dit quelqu'un, c'est d'en donner » : ce qui équivaut à croire que le don de soi est la meilleure école, le secret du bonheur.

Il n'existe ici-bas que cette volupté durable et vraiment profonde. Pour les âmes supérieures, rien n'est aussi savoureux. Si la bonté est douce à autrui, on peut dire qu'elle est encore plus suave à celui qui en fait la loi de sa vie. Elle est à elle-même, comme Dieu, sa propre béatitude. On dirait un capital dont le prochain tire quelques revenus, alors que son propriétaire en a la jouissance totale. Nous avons entendu Notre-Seigneur dire : « Il est meilleur de donner que de recevoir. » (Act., xx, 35). Celui qui reçoit jouit du rayon ; celui qui donne possède le foyer.

La conscience apporte en cela ses joies. Il se passe dans l'âme pour le bien fait à autrui l'opposé du remords. Celui-ci est le sentiment d'une conscience mal à l'aise ; l'âme bonne éprouve au contraire la sensation de la santé morale. « La bonté, a dit un observateur qui avait fait l'expérience du contraire, la bonté vient comme un supplément aux plaisirs quand ils nous manquent et bientôt on la trouve meilleure que les plaisirs. »

2. La bonté est *une source d'affection et d'estime*. « Etre bon, a dit La Rochefoucauld, c'est prêter à usure sous prétexte de donner ; c'est s'acquérir le monde par un moyen subtil et délicat. » Admettons que ce ne soit vrai qu'en partie, car il y a des ingrats, mais un fait demeure, c'est que pour un obligé qui oublie le bienfait ou à qui il pèse, beaucoup d'autres en gardent un souvenir reconnaissant.

Il n'est pas inutile de remarquer ceci : c'est que les dons en espèces sont ceux auxquels les hommes se montrent le moins sensibles. Ils paient de plus de retour les marques d'affection et de dévouement. L'argent dépensé, que reste-t-il ? Rendre des services, se plaire à aider le prochain, se déranger pour lui fait certainement moins d'ingrats. Et c'est par une appréciation juste que le vulgaire sait d'abord gré aux hommes d'être bons et qu'il ne fait passer qu'au second plan les bienfaits matériels.

Les actes de bonté entraînent si nécessairement l'affection d'autrui que le Sauveur a cru devoir mettre ses disciples en garde contre les séductions de cette récompense, afin que ce salaire passager d'ici-bas ne préjudicie pas à celui de l'éternité. La vie des saints nous montre quel soin ils mettent, par esprit d'humilité, de détachement, de sacrifice, à se dérober à la reconnaissance des hommes. Une telle peur d'être loué et entouré d'égards marque bien la certitude que la bonté engendre l'affection.

Encore une fois, il y a des ingrats. Cependant la gratitude n'est pas une chimère. Elle existe chez les belles âmes, elle dépasse souvent la valeur du bienfait chez ceux que l'on appelle les petites gens, par la raison qu'un service ou un don qui ne coûte presque rien a pour eux un grand prix.

Mais si la bonté rencontre trop souvent l'ingratitude, ceux qui en ont connaissance ou qui en sont les témoins soldent en estime la dette que les obligés oublient de payer en reconnaissance.

3. La bonté nous donne *une ressemblance avec Dieu*.

Pour être les dignes fils de Dieu, pour l'imiter et lui plaire, nous n'avons rien de mieux à faire que d'être bons. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, » nous ordonne Jésus. Et il en précise la manière : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez de vrais enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants et pleuvoir sur les justes et les pécheurs. » (Math., v, 44-45).

C'est là le programme de la vraie bonté, avons-nous déjà dit. Etre bon pour les bons n'offre rien d'extraordinaire, mais l'être pour des ennemis, pour des méchants, voilà seul qui est chrétien, conforme à la bonté de Dieu. « Celui-là est bon, dit La Bruyère, qui fait du bien aux autres ; s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon ; s'il souffre de celui à qui il a fait du bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée qu'avec ses souffrances. »

S'il nous faut et si nous voulons imiter Dieu, en quoi est-ce possible en dehors de sa bonté ? Par quoi est-il imitable ? Par sa puissance ? pauvres incapables que nous sommes ! — Par sa sagesse ? pauvres insensés ! — Par son éternité ? pauvres mortels ! — Par sa science ? pauvres ignorants ! — Par sa sainteté ? pauvres pécheurs ! — Par sa bonté ? Oui, voilà ce en quoi nous pouvons lui ressembler un peu, la seule manière qui soit à notre portée d'être divin, voilà ce qui fait que notre âme reflète le mieux l'Infini. Et quand même il serait possible d'imiter en Dieu une autre perfection que sa bonté, en est-il une qui plus que celle-là soit lui-même ? S. Jean ne l'a défini que par cet attribut : « *Deus caritas est.* » (I Joan, IV, 8). S. Bruno en était si pénétré qu'il répétait fréquemment ce mot : « O bonté ! »

Ainsi bonheur, affection, estime, beauté morale sont les fruits de la bonté : le total n'est pas si mauvais pour ceux qui font profession d'être bons.

II

Si Dieu attache de tels fruits dès ce monde à la bonté, quelle récompense n'accordera-t-il pas aux bons cœurs dans l'autre vie ?

Nous avons tous présente à la mémoire la page de l'Evangile où Jésus nous montre de quel prix est à ses yeux la bienfaisance. Il nous conduit à l'heure dernière du monde, au terme de l'huma-

nité, à cet instant où à la trompette du jugement tous les hommes sortis de leur tombeau seront rassemblés. Il met en scène le Fils de l'homme, souverain Juge des vivants et des morts, apparaissant sur les nuées avec sa croix, dans tout l'appareil de sa majesté. Il va prononcer le verdict public, solennel, sur chacun des êtres humains qui auront vécu sur la terre depuis le commencement. Il y prélude par un geste qui, à défaut de la physionomie des uns et des autres, serait suffisamment annonciateur. Il place à sa droite les brebis, c'est-à-dire les élus, à sa gauche les boucs, c'est-à-dire les damnés. A cet instant suprême, que dit-il pour expliquer et motiver cette séparation ? Est-elle arbitraire ou d'après quel code se fait-elle ? Dit-il aux uns : « Venez, vous les croyants, qui avez professé ma doctrine à la face du monde, même sous les railleries des impies ou les menaces des tyrans ; vous les pratiquants, qui m'avez rendu hommage par votre culte et par le recours à mes sacrements ; vous les missionnaires et les apôtres, qui avez mis tant de zèle à propager mon nom et à étendre mon règne ; vous les chastes, les purs, qui avez subjugué vos sens par la mortification » ? — Sans doute, tous ces titres, il en tient compte ; mais là n'est pas le premier motif indiqué pour l'assignation de la place de droite.

Il dit : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais prisonnier, et vous êtes venus à moi. » Et aux justes étonnés, il déclare qu'autant de fois ils ont agi ainsi pour l'un de leurs semblables, c'est à lui-même qu'ils l'ont fait. » (Math., xxv, 54).

Ainsi la base de la sentence, la première vertu requise pour recevoir la récompense éternelle, c'est la bonté.

Puis Jésus se retourne sur sa gauche, et à ceux qu'il y a placés, sur un ton qui ne souffre pas de réplique, avec un regard sévère, il s'écrie : « Allez loin de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. » Et quel est le chef d'accusation, le motif de cette réprobation ? Va-t-il dire : « Allez, vous les lâches, qui m'avez renié et qui avez rougi de moi ; vous les impies qui avez refusé de croire à ma parole et à ma divinité ; vous les apostats, qui vous êtes séparés de mon Eglise et avez trahi ma cause ; vous les haineux, qui n'avez pas voulu pardonner et avez exercé la vengeance ; vous les jouisseurs, les impudiques, qui vous êtes livrés sans retenue à toutes vos convoitises ; vous tous qui vous êtes faits les esclaves de ce monde sur qui j'ai prononcé l'anathème » ? Sans doute, tous ces griefs entrent pour leur part dans la terrible sentence qui vient de retentir ; mais ce n'est pas le premier reproche qu'il leur adresse : « J'ai eu faim, dit-il, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas accueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. Car autant de fois que vous ne l'avez pas fait pour le moindre de mes frères, c'est pour moi-même que vous ne l'avez pas fait. »

Je vous le demande, Mesdames, le divin Maître pouvait-il nous enseigner d'une manière plus saisissante le prix que la bonté prend à ses yeux ? Il semble que comme l'aumône qui n'en n'est qu'une forme, elle « couvre la multitude des péchés, » elle a le privilège de les effacer, de les dissimuler ; qu'elle supplée les autres vertus si, par impossible, celles-ci faisaient défaut.

Oui, vraiment, la bonté, comme la piété, « a les promesses de la vie présente et de la vie future. » (I Tim., iv, 8). Quelle raison de vous redire avec les saints : « Soyez bonnes, encore bonnes et toujours bonnes », à l'image de Jésus, afin de vous entendre appeler au dernier jour les bénies de son Père. Ainsi soit-il.

VIII

LE DIVIN MODÈLE

Mesdames,

Toutes les considérations auxquelles nous nous sommes livrés sur la nature et sur l'excellence de la bonté, sur les obstacles qu'elle rencontre, sur ses contrefaçons, sur sa pratique, sur ses avantages, sur ses principaux bénéficiaires, seront encore plus persuasives, lorsque nous aurons étudié le modèle par excellence de cette vertu, notre très doux Sauveur. Contemplons-le attentivement, l'Evangile en main, et donnons à cette contemplation toute l'attention qu'elle mérite.

Avant de retracer les détails de la vie de Jésus, jetons sur sa personne un regard d'ensemble à ce point de vue.

I

Dans sa lettre aux Ephésiens, S. Paul dit : « Dieu a voulu montrer à tous les siècles les infinis trésors de son amour par la bonté que nous a témoignée le Christ Jésus. » (Eph., i, 2). De fait, l'attribut dominant de l'Etre divin est la bonté, les païens l'appelaient le « Dieu très bon, » le cœur humain le nomme « le bon Dieu. » Cette bonté se traduit par la bienveillance ou la volonté de faire du bien, et la bienfaisance qui en est la manifestation.

Du cœur de Dieu, elle s'est répandue tout entière dans le cœur de l'Homme-Dieu, elle a créé le cœur de Jésus, image de sa propre bonté. (Sap., vii, 26).

Jésus, ainsi destiné à montrer humainement la bonté divine, à ramener à Dieu l'humanité égarée, à panser ses blessures, à guérir ses infirmités, Jésus devait, avant tout, avoir un bon cœur, un cœur fait d'indulgence et de condescendance, un cœur large, généreux, libéral, prompt à donner,

débordant, capable de toutes les largesses, de tous les sacrifices pour donner et faire du bien, un cœur de père et de frère, de Sauveur, de Roi et de Dieu.

Jésus revendiquait la bonté comme la caractéristique de sa personne et de sa mission : « Je suis le bon Pasteur... Le Fils de l'homme n'est pas venu pour juger, moins encore pour condamner et pour perdre, mais pour sauver. » (Luc, IX, 56). Aussi était-il universellement reconnu comme la bonté même et on l'abordait en le saluant de ce plus doux des noms : « *Magister bone.* » (Marc, X, 17).

Nous allons voir éclater cette vertu céleste tout le long de sa vie : préceptes, conseils, paraboles, doctrine, paroles, actes, tout est enseignement de la bonté, dans toutes ses acceptions, sous toutes ses formes, dans tous ses effets.

II

Jésus naît. Dès son berceau, au témoignage de l'Apôtre, voici apparaître la bonté : « *apparuit benignitas et humanitas.* » (Act. III, 4). L'homme jusque-là avait peur de Dieu, parce que Dieu est si grand et nous si petits, et parce qu'il est le justicier du péché. C'est pourquoi, afin de faire tomber cette crainte, le Seigneur, dissimulant sa divinité et supprimant les distances, vient à nous, se fait petit enfant, et au dessus de l'étable et de la crèche où il repose, il met sur les lèvres des anges sa devise si douce : « Paix aux hommes objet de la bonne volonté divine. » (Luc, II, 14).

Jésus grandit, il est l'adolescent, puis le jeune homme de Nazareth. Il respire tellement la bonté, il s'intéresse tellement aux souffrances, aux infirmités d'autrui, que, selon une tradition autorisée, les personnes dans la peine se disaient : « Allons à lui, qui est la suavité. »

Voici le Christ dans la force de l'âge, à trente ans. Il entre avec affabilité dans la demeure des humbles, il prêche dans les bourgades et sur les routes de Galilée, sur les pentes qui dominent le lac et dans une barque. Et il dit : « Recevez mes leçons. *Discite a me.* » Quelles leçons ? demande S. Augustin. Il nous révèle la suavité de son cœur : « *Quia mitis sum corde.* » (Math., XI, 29). Il nous enseigne la meilleure formule de prière, et le premier mot qu'il met sur nos lèvres est celui de père : *Pater noster*. De fait, dit S. Augustin, « personne n'est père à un tel point. » « Jésus, dit à son tour S. François de Sales, s'est montré paternellement maternel et maternellement paternel. » Désormais les mères, en apprenant leurs petits enfants à prier, l'appelleront « le bon Dieu » et l'Eglise nous fera chanter : « *O bone Jesu !* »

Il n'était pas seulement bon, il était la Bonté même : *Deus caritas est*. Tout l'Evangile est plein de sa mansuétude. Lui même s'applique la parole du Prophète : « L'esprit du Seigneur est sur moi... Il m'a envoyé relever ceux qui ont le cœur brisé. » (Is., LXI). De Jésus il est dit qu'une vertu sortait de lui et guérissait tout le monde. (Luc, VI, 19). Vous avez entendu donner à tel ou tel homme cette louange : « Quel cœur d'or ! Il ne vit que pour rendre service. » Ainsi Jésus n'est venu sur la terre que pour servir : « *Non veni ministrari, sed ministrare* » (Marc, X, 45) et pour passer en faisant le bien : *Transiit benefaciendo.* (Act., X, 38). Et quelle délicatesse il y mettait ! quelle discrétion il y apportait ! L'épisode de Cana nous en donne un exemple fort instructif. A l'instant où les époux allaient éprouver l'humiliation et l'ennui de manquer de vin, Marie signale le fait discrètement à Jésus. Tout se passe en deux ou trois phrases rapides, dont seuls les serviteurs ont perçu quelque chose. Le miracle se fait à l'insu de tous les autres. Le maître d'hôtel ne s'en est pas aperçu.

S'agissait-il de soulager une infirmité du corps ou de l'âme, il se gardait d'humilier ceux qui en étaient affligés. Ses bienfaits, il les accompagnait d'une bonne grâce charmante. Voyez ses délicieuses attentions. Il va multiplier les pains. Cette foule qui l'entoure doit être fatiguée : il la fait asseoir. Il est sur le rivage de Tibériade, ses Apôtres vont y aborder ; de ses mains glorieuses, il leur prépare un plat de poissons. Un rien, ce repas frugal. Mais la prévenance dont il témoigne en fait un festin. Redoutant que sa grandeur ne nous éloigne, il trouve et multiplie les appellations qui nous encouragent : Mes amis, mes petits enfants, mes frères. Voilà comme Dieu nous traite.

Dans la guérison du lépreux, Notre Seigneur très charitablement pense à l'intérêt de ce malheureux : « Garde-toi bien, lui dit-il, de rien dire à personne. Va seulement te montrer au prêtre selon la prescription de Moïse. » (Luc, V, 14). L'attention était des plus touchantes. Puisque je cite ce trait, laissez-moi ajouter que le lépreux, en se retirant, se mit à publier partout ce qui s'était passé, de sorte que Jésus crut devoir se tenir dans un lieu caché, ce qui n'empêcha pas les foules de venir à lui. Ce qui prouve qu'on ne perd rien à être délicat et à tenir dans l'ombre la main qui donne.

Par ces faits empruntés à l'Evangile, voyez comme un Dieu nous traite.

III

Jésus était bon pour tous.

Il était bon pour les enfants. Inutile de vous redire la page pleine de fraîcheur qui nous le montre bénissant, embrassant les enfants que leurs mères se plaisaient à lui amener, reprochant aux Apôtres d'écarter de lui ces petits turbulents. C'est l'un d'eux, le plus candide sans doute, oh ! le privilégié ! qu'il propose à tous comme candidat au royaume céleste : « Si vous voulez y entrer, devenez-lui semblables. » (Luc, XVIII, 17). C'est de leur faiblesse physique et morale qu'il a pris la défense, lorsqu'il a prononcé le plus terrible anathème qui soit tombé de ses lèvres divines, après celui dont Judas a été l'objet : « Malheur à celui qui scandalise un de ces petits !

Il mériterait qu'on lui liât les pieds et les mains et qu'on le précipitât dans la mer. » (Math., XVIII, 6).

Il était bon pour les jeunes gens. Le Christ en vit un et, l'ayant regardé, il l'aima. Oh ! ce regard de Jésus, qu'il dut être sympathique, attirant ! Il nous dit que le cœur du divin Maître fut pris par celui du jeune homme ; en lui il aima toute la jeunesse.

Il était bon pour les pères. Rappelez-vous l'épisode de la fille de Jaïre et la guérison du jeune homme possédé, au pied du Thabor, à la requête de son père.

Il fut bon pour les mères plus encore, témoin la consolation donnée à la veuve de Naïm, à la Chananéenne et aux saintes femmes sur le chemin du Calvaire.

Il fut bon pour les pécheurs. Combien de pages de l'Evangile en sont l'attestation ! Parabole de l'enfant prodigue, — où le père représente Jésus-Christ, — parabole de la brebis égarée, parabole de la drachme perdue, épisode de Zachée. Les pécheurs en étaient si convaincus et si pénétrés qu'ils s'approchaient de lui pour l'entendre, et que scribes et pharisiens en murmuraient. Ce qui ne l'empêchait pas de dire : « Le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les hommes, mais pour les sauver. (Luc, v, 32). Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu. Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël. Je vous le dis : il y aura plus de joie au ciel pour le retour à Dieu d'un seul pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. » (Luc, xv, 7-10). Pouvait-il mieux nous prouver que la conversion des pécheurs était sa grande préoccupation ? Pour nous apprendre que les cœurs ne s'emportent point d'assaut, mais se conquièrent par la patience et la bonté, il attirait par la douceur. Jean-Baptiste ne l'avait-il pas désigné sous ce nom symbolique : l'Agneau de Dieu (Joan., I, 29) ?

Il a été bon pour les pécheresses. On relève les épisodes de la Samaritaine, de Marie-Madeleine, de la femme adultère, on est touché surtout de son tact, de la manière idéale dont il concilie la miséricorde et la justice. Nul reproche, mais non plus nulle faiblesse à l'égard du mal : « Allez, et ne péchez plus. » (Jo., VIII, 4).

IV

La bonté de Jésus, si rayonnante et si bienfaisante durant sa vie, s'est encore plus manifestée pendant sa Passion, non qu'elle ait été plus grande, mais les circonstances lui ont donné plus de relief. Toutefois, suivre Notre-Seigneur pas à pas dans cette dernière phase de sa vie, en retracer tous les détails nous entraînerait trop loin.

Qu'il nous suffise de relever rapidement, sans y insister, la guérison de la plaie de Malchus, l'ordre donné aux hommes venus pour l'arrêter de laisser aller ses Apôtres, la conduite de Jésus à l'égard de Judas, son attitude aux divers tribunaux devant lesquels il a comparu, sa patience inaltérable au milieu des insultes, des outrages, des opprobres, des ignominies qui lui furent prodigués, sa prière en faveur des bourreaux, la justification promise au bon larron.

Jusqu'au dernier instant, Jésus s'est donc montré aux hommes de tous les siècles le Dieu de bonté. Son évangile n'est pas un code de rigueur, mais de miséricorde ; il aurait pu nous décrire un Dieu vengeur, il nous peint un Dieu d'amour.

* *

Nous voici, Mesdames, parvenus au terme de ces instructions. Puissent-elles vous avoir fait quelque bien, en allumant dans vos cœurs l'ambition d'être bonnes ! Ne vous semble-t-il pas entendre Notre-Seigneur vous dire : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait, » (Jo., XIII, 15) et l'Apôtre S. Pierre vous rappeler comme aux premiers chrétiens que « le Christ nous a laissé son exemple, afin que nous suivions sa trace » (I Petr., II, 21) ?

Engagez-vous donc avec ardeur dans cette voie que nous a tracée notre adorable Maître ; dites-lui qu'aidées de sa grâce vous êtes résolues à vous inspirer de sa bonté dans tous vos rapports avec vos semblables, dans l'espérance que, les ayant traités en toute mansuétude, vous méritiez d'être de même accueillies par lui au seuil de l'éternité. Ainsi soit-il.

FIN

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

XXIV

S. PIERRE EN PRISON

Avant la vision de Joppé (40), Pierre avait fondé l'Eglise d'Antioche. Nous n'avons pas de documents certains touchant les commencements de cette magnifique Eglise qui fut longtemps la plus illustre de l'Orient.

Nous savons qu'après le martyre de S. Etienne (37) il s'éleva une persécution qui dura trois ans. Les fidèles durent quitter Jérusalem et la Judée. Ils gagnèrent la Phénicie, d'où ils s'embarquèrent, les uns pour Chypre, la patrie de Barnabé, les autres pour Antioche, où ils arrivèrent en remontant l'Oronte. Pierre ne les accompagnait pas. Il restait en Judée ou dans les environs, pour donner confiance aux disciples et pour diriger l'œuvre d'évangélisation, ce qui était sa grande mission.

I

Jérusalem, confinée dans ses montagnes d'accès difficile, et éloignée de la mer, ne pouvait être, pour l'avenir, un centre évangélique. Elle resterait la ville sainte où Jésus avait enseigné, où les Juifs l'avaient crucifié, et les croyants de tous les siècles y viendraient vénérer son tombeau ; mais elle ne pouvait être la cité où l'on se réunit et d'où partirait l'impulsion évangélique dans tout

l'univers. Antioche, par l'Oronte qui lui formait un vaste port, commandait la Méditerranée, par où l'on pouvait se rendre dans toutes les provinces de l'Empire. Toutes les caravanes de l'Orient y venaient d'Assyrie, de Phénicie, de Grèce, de Macédoine.

C'était une ville très populeuse et bien commerçante. Bâtie par Seleucus, un des lieutenants d'Alexandre, en mémoire de son père Antiochus, dans un site splendide, un climat enchanteur, siège de l'administration romaine, peuplée de monuments superbes, la nature l'avait faite charmante et voluptueuse. Le culte de Phébus et d'Artémis l'avait rendue perverse et corrompue. Pierre, peut-être par l'inspiration divine, donna sans doute aux fugitifs l'ordre de s'y établir et d'y faire connaître la doctrine du Christ. Lui-même les visita deux ou trois ans après vers l'an 40, organisa la communauté, choisit Antioche comme le siège du gouvernement de l'Eglise, en attendant qu'il l'établit à Rome, et il en fut le premier évêque. Mais, occupé sans cesse à parcourir l'Eglise, il ne pouvait y rester à demeure. Il institua donc un collège de prêtres, pour conduire la communauté en son absence, et continua ses tournées apostoliques.

C'est à la suite de ces tournées que nous le retrouverons à Jérusalem deux ans après.

Mais la communauté d'Antioche ne fut point négligée. Les premiers qui étaient venus annoncer le Seigneur Jésus, chassés par la persécution de Jérusalem, étaient des disciples de Chypre et de Cyrène. « La main du Seigneur était avec eux et un grand nombre crurent et se convertirent au Seigneur. » Le bruit en vint jusqu'aux oreilles de l'Eglise de Jérusalem et elle envoya Barnabé à Antioche pour voir comment se comportaient les nouveaux disciples. Il vint et « vit la grâce de Dieu. » Il en fut réjoui et « il exhorta les croyants à demeurer d'un cœur ferme dans le Seigneur. » Il fut écouté, « parce qu'il était un homme bon, rempli du Saint-Esprit et plein de foi, et une foule considérable s'adjoignit au Seigneur. » (Act., XI, 22-25).

Cependant Saul, après sa conversion, était venu à Jérusalem, et il y avait rencontré Barnabé. Les fidèles, se souvenant du temps où il était « plein de menaces et de colère » contre les disciples du Ch ist, s'écartaient de lui quand il cherchait à se joindre à eux. Alors Barnabé le prit par la main, l'amena aux Apôtres et leur raconta comment le Seigneur lui était apparu dans le chemin et ce qu'il lui avait dit, et comment Saul converti avait parlé ouvertement à Damas au nom de Jésus. » Pierre et Jacques, qui étaient seuls à Jérusalem alors, l'accueillirent et toutes les préventions tombèrent. Saul « allait et venait avec eux dans la cité, parlant avec assurance au nom du Seigneur. » Il resta quinze jours avec eux (Gal., I, 18) et comme les Juifs, furieux de ses prédications, cherchaient à le faire mourir, les frères le pressèrent de quitter la ville et le conduisirent à Césarée, puis à Tarse. (Act., IX, 27-31).

A Antioche, Barnabé se souvint de son ami qui était « l'instrument choisi pour porter le nom du Christ devant les Gentils, les rois et les fils d'Israël », mais d'abord devant les Gentils. (Act., IX, 15). Il courut à Tarse, finit par découvrir sa retraite et le ramena à Antioche. Les deux amis demeurèrent une année dans cette jeune Eglise. Le Saint-Esprit y fit éclater des merveilles de grâce et de ferveur. Saul subjuguait par son ardente parole. Barnabé éclairait et consolait. Les multitudes affluèrent et les païens donnèrent aux nouveaux convertis le nom de « chrétiens, » pour les distinguer des Juifs. (Act., XI, 26). Il semble que ce mot à terminaison latine ait été d'abord un terme de mépris, car S. Pierre écrira aux fidèles : « Si quelqu'un de vous souffre comme chrétien, qu'il n'en ait pas de honte, mais qu'il glorifie Dieu pour ce nom même. » (I Pet., IV, 16).

II

Pierre était revenu directement de Césarée à Jérusalem. Quand les frères apprirent que les Gentils avaient aussi reçu la parole de Dieu, ils lui en firent des reproches. Alors il leur raconta sa vision de Joppé, puis l'accueil du centurion, le Saint-Esprit descendant sur les nouveaux convertis, puis baptisés par lui. Les six frères qui l'avaient accompagné étaient là. Il conclut ainsi : « Si donc Dieu a donné aux Gentils la même grâce qu'à nous qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je, moi, pour m'opposer à Dieu ? » (Act., XI, 17).

« Ayant entendu ce discours, ils se calmèrent et ils glorifièrent Dieu en disant : Dieu a donc accordé aussi aux Gentils la pénitence, afin qu'ils aient la vie. » Mais il resta à Jérusalem des convertis juifs, intransigeants, qui garderont des ferments de schisme.

Bientôt arrivèrent à Antioche des voyants de Jérusalem qui furent accueillis par Paul et Barnabé. L'un d'eux, Agabus, annonça une grande famine. Les deux Apôtres firent une collecte et la portèrent eux-mêmes aux anciens de Jérusalem. Cette famine arriva en 44. Or on approchait de la Pâque de l'an 42. Le petit-fils d'Hérode-le-Grand et de Mariamne, la fille des Macchabées, Hérode-Agrippa, était devenu, par la faveur de Caligula, roi de Judée, et il avait rétabli en entier le royaume de son aïeul. Prince habile et magnifique, comme tous les Hérode, il embellit et fortifia la cité, professa un grand respect pour la Loi et se concilia les Juifs. Mais ceux-ci haïssaient de plus en plus les disciples du Christ, et ils faisaient l'opinion. Pour augmenter encore sa popularité, il persécuta les chrétiens, et, afin de les détruire plus sûrement, il les attaqua à la tête, dans leurs pasteurs. Il ordonna d'arrêter quelques-uns des principaux de l'Eglise pour les maltraiter, et « fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. » (Act., XII, 1). Ce « fils du tonnerre » fut ainsi le premier Apôtre martyr.